

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLEGE JOLIETTE

LA CHARITE FAIT LE CHRETIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. II) Collège Joliette, Mercredi 15 Mai 1878. (N° 17

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

LE PAPE S. MELCHIADE A CONSTANTIN

*Après l'entrée triomphale de ce prince
à Rome (312).*

AUGUSTE EMPEREUR,

Vous voyez devant vous, dans l'attitude de la prière, le chef d'une religion sainte mais cruellement persécutée, celui que les chrétiens appellent leur Père. Vieillard faible et débile, plus habitué à louer Dieu qu'à paraître au milieu des splendeurs de la cour des Césars, je me présente sans crainte devant un prince dont l'univers entier proclame la clémence et admire la justice. Obéissant aux ordres d'une voix céleste, je viens intercéder en faveur du troupeau dont le Seigneur m'a confié la garde et de la religion dont j'ai été établi ministre suprême. Loin de moi la pensée de vous imposer la marche que vous avez à suivre dans la haute position où vos exploits vous ont élevé ; votre heureux génie, favorisé par la grâce de Dieu, vous la fera sans doute suffisamment connaître ; mais, au nom de Celui qui a fait toutes choses et qui règne dans les cieux, je vous adjure de prêter une oreille bienveillante à mon discours.

Le Dieu qui m'envoie vers vous est Celui qui a daigné opérer en votre faveur le plus insigne des prodiges, Celui qui vient d'accorder à vos armes une victoire à jamais mémorable. Mais, en faisant éclater sous vos yeux sa grande puissance à laquelle les vents et la mer obéissent, en vous ménageant ce triomphe qui vous a rendu l'arbitre du monde, Il vous a imposé une mission digne de votre grande âme ; c'est cette mission que moi, son indigne serviteur, je viens vous faire connaître en ce moment.

Il faut que la paix soit rendue au monde, et c'est à

vous, prince invincible, qu'est réservée cette gloire. Depuis longtemps, l'empire romain a plié sous le joug de chefs aux instincts dépravés et sanguinaires qui l'ont bouleversé, l'ont fait chanceler sur sa base et l'ont presque renversé. Gouverné par des maîtres indignes, le peuple-roi, qui imposait sa volonté jusqu'aux confins de la terre, a marché d'un pas rapide vers sa décadence. Les calamités les plus effroyables : la guerre, la famine et la peste se sont abattues sur ce territoire, les barbares l'ont envahi de tous côtés, impatients de s'en partager les lambeaux, l'anarchie la plus affreuse a désolé l'Italie et a régné en maîtresse sur le sol de Romulus ; mais l'empire romain, sur le point de tomber en ruine, vient de trouver en vous son libérateur ; vous allez lui rendre la paix, et cette tâche immense n'est pas au-dessus de votre courage.

Toutefois, auguste empereur, votre noble mission serait incomplète si vous deviez vous borner à ce premier soin ; il est un autre objet sur lequel je me permettrai respectueusement d'attirer votre attention : il faut rendre la liberté à notre culte proscrit. C'est à vous qu'est donnée cette autre gloire de faire rendre au vrai Dieu sur la terre les honneurs que la cour céleste lui rend dans les cieux. Vos prédécesseurs ont séquestré les adorateurs du Christ du reste des mortels, ils ont confisqué leurs biens et leur ont fermé l'accès aux emplois publics. Parce qu'ils refusaient d'offrir l'encens à de vaines idoles, ils les ont poursuivis comme des ennemis dangereux pour l'empire, eux qui, par leurs prières et leurs larmes, arrêtaient le bras de Dieu prêt à foudroyer les impies. La grâce a déjà pénétré dans votre cœur, mais, n'étant pas instruit de cette doctrine auguste, vous n'avez pas encore ouvert les yeux à la lumière de la foi. Oh ! prince, si vous connaissiez toute la sublimité de la religion chrétienne !... Ce n'est point un homme qui en a jeté les fondements. Contemplez et admirez un instant cet ineffable mystère d'amour. Le Fils de Dieu abandonne son trône de gloire, descend des demeures éternelles, s'incarne dans le sein

d'une Vierge, se fait homme, endure les souffrances les plus atroces et expire sur une croix pour le salut du genre humain. Avant de remonter vers la Jérusalem céleste, le Sauveur laisse à l'humanité régénérée, comme gage de son éternelle alliance, la religion sainte que les Chrétiens professent. Et c'est pourtant cette religion, divine dans son origine, divine dans ses enseignements, que les Césars ont voulu effacer de la face du monde. Insensés ! Tous leurs efforts n'ont pu renverser l'œuvre du Rédempteur. En confiant à l'un de ses apôtres la garde de l'Église, le Christ a promis d'être avec elle jusqu'à la fin des temps. La prédiction faite sur le berceau du christianisme ne se réalise-t-elle pas depuis trois siècles ? Vainement les persécuteurs ont assouvi dans une mer de sang la haine qu'ils portaient à notre sainte religion. Tandis que leur bras impuissant se lassait du carnage, l'Église, soutenue et raffermie par l'appui de son divin Fondateur, continuait sa course triomphante et étendait ses conquêtes pacifiques au delà des bornes de l'empire romain. Le roc sur lequel elle est assise ne peut être ébranlé par la main de l'homme. D'ailleurs les châtimens les plus terribles ont frappé ceux qui avaient juré d'anéantir le christianisme. Arrivés à leurs derniers moments, n'ont-ils pas tremblé en jetant un regard épouvanté sur leurs injustices et leurs crimes ? Plusieurs d'entre eux ont terminé leur carrière dans la rage et le désespoir. Voyez un Néron qui se fait égorger par son secrétaire, un Galère qui finit sa vie dans les plus horribles tourments, un Valérien devenu l'opprobre du nom romain, un Marc-Aurèle et un Dioclétien que des chagrins insupportables conduisent aux portes de la mort. Considérez au contraire comment le Tout-Puissant a daigné répondre à la confiance que vous aviez mise en lui. Abrisé sous les plis du *Labarum*, vous avez marché au combat le cœur rempli de force et d'espoir ; le Dieu des armées a lutté pour vous et une victoire décisive a été la magnifique récompense de vos pieux sentiments.

Grand prince, laissez-vous attendre par la pénible situation qui est faite dans l'empire romain au culte de ce Dieu dont la protection s'est étendue sur vous. Traqués de toutes parts comme des monstres indignes de voir la lumière du jour, les Chrétiens sont réduits à célébrer leurs augustes mystères dans les catacombes. C'est dans les entrailles de la terre qu'ils doivent se réfugier pour adorer le Seigneur, tandis que des temples somptueux sont élevés à des dieux qui ne sont pas et n'ont jamais existé. Oh ! que le monde changerait de face sous un empereur chrétien ! Le christianisme, sorti tout rayonnant de gloire de trois siècles de persécutions, deviendrait la religion de l'empire ; avec lui s'ouvrirait pour le peuple romain et pour l'univers entier une ère de prospérité et de bonheur. Ne tardez plus, prince magnanime, à vous rendre à l'appel de

Dieu, suivez les mouvements de la grâce qui se manifestent en vous, brisez les idoles et faites servir les richesses du paganisme à relever la majesté du culte chrétien.

Voilà comment vous pourrez reconnaître les bienfaits du Ciel. Voilà l'usage qu'il faut faire de la puissance dont Dieu vous a revêtu. La croix, arborée par vos mains victorieuses au sommet du Capitole, marquera la fin des abominations de l'ancien monde et consacra le triomphe du christianisme. L'Évangile de Jésus-Christ, librement prêché dans toutes les provinces, répandra les lumières de la vraie civilisation jusque sur les plages les plus reculées ; sous son souffle vivifiant, du sein d'une société dissolue surgiront des générations fortes et viriles qui relèveront l'humanité de sa déchéance. A vos œuvres et à vos exploits sera attachée une gloire impérissable. Dieu, qui s'est servi de votre bras pour accomplir les desseins de sa Providence, vous comblera de ses bénédictions ; votre nom brillera à travers les siècles et sera prononcé avec admiration par les âges futurs.

CHARLES DE LANAUDIÈRE — (*Rhetorique*).

Jean qui pleure et Jean qui rit.

Elle est ancienne la génération de ceux qui pleurent ; elle n'est pas d'aujourd'hui la génération de ceux qui rient. L'antiquité nous en offre les types dans ses philosophes Démocrite et Héraclite, l'un se moquant de tout, l'autre n'étant content de rien ; mais ils n'avaient été sûrement ni l'un ni l'autre les premiers, dans le monde, à rire ou à pleurer. Ces deux philosophes étaient, dans le vieux temps, ce que nous représentons maintenant "Jean qui pleure et Jean qui rit" ; drôles de personnages, plutôt ridicules qu'intéressants, qui ne valent pas plus l'un que l'autre et qui ne nous offrent nullement les principes de la véritable sagesse.

Lequel des deux a raison ? N'ont-ils pas tort l'un et l'autre ? Examinons un peu.

D'abord, remontant tout-à-fait au commencement des âges, on voit la joie établir la première son règne dans le monde. Nos premiers parents en effet, ouvrant tout-à-coup les yeux à cet univers que Dieu s'était plu à leur faire si beau, n'y voient que le bonheur, leurs regards ne rencontrent partout que la félicité. Milton, dans des pages immortelles, a essayé de décrire les charmes incomparables de l'Éden, le ravissement d'Adam et d'Eve ou plutôt leur éblouissement en s'éveillant à la vie. L'œuvre sublime du poète ne nous offre certainement qu'un pâle reflet de ce qu'était l'incom-

préhensible réalité où la main de Dieu apparaissait dans toute sa puissance et tout son amour ; et cependant écoutons Eve :

That day s'oft remember, when from sleep
I first awaked, and found myself repose
Under a shade of flowers, much wondering where
And, what I was, whence thither brought, and how.

L'homme, ici-bas, a donc tout d'abord goûté le bonheur, et il devait toujours s'abreuver au fleuve des délices. Mais la jalousie portant la tristesse en ses mains, était près de lui ; et soudain, comme un coup de tonnerre, présage de la tempête, retentirent des paroles que, depuis, le monde n'a jamais entendu répéter sans en être encore ébranlé. Ces paroles qui troublèrent, à son origine, l'harmonie de la nature ont le même sens que la maxime par laquelle on a si souvent troublé l'harmonie sociale : Mange de ce fruit, dit le serpent, n'es-tu pas libre ? — LIBERTÉ ; en le mangeant tu deviendras égal à Dieu — LIBERTÉ, ÉGALITÉ ; Dieu ne pourra plus, continue le tentateur, (le premier révolutionnaire) te traiter en sujet ; devenu son égal, vous aurez les mêmes droits, vous serez frères — LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ. Et Adam, fasciné par ces mots remplis de promesses, prévariqua ; mais alors, comme aujourd'hui, les joies promises se changèrent en tristesse. Adam et Eve, trop tard désabusés, jetant un regard désolé sur l'univers assombri, sur les biens qu'ils venaient de perdre, versèrent des larmes, et c'est là que nous trouvons la source du fleuve des douleurs dont les flots amers viennent toujours se mêler dans la coupe du bonheur.

Depuis, les ronces ont poussé sur la terre, et, près de la fleur, l'épine est venue se cacher. La joie et la tristesse ont marché ensemble, et à chaque instant, l'on voit se coudoyer " Jean qui pleure et Jean qui rit ". Mais à qui la faute ? Ce n'est point Dieu qui nous a rendus malheureux, il ne nous avait faits que pour le bonheur. Il nous avait créés grands, presque dieux, et nous avons voulu simplement être des hommes. Pauvres dégénérés ! Est-ce à dire que nous n'ayons rien conservé de notre noble origine ?

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

Il se souvient des cieux ! Pourquoi donc pleurer ? Pleurer au souvenir du ciel ! Ah ! si nous pleurons, c'est que nous l'oublions ce ciel, ce beau ciel qui doit nous revenir, qui est encore à nous, mais où il nous faut remonter. Alors il est permis de nous réjouir ? il est permis de rire ? Hélas ! comment se laisser aller à la joie au souvenir de ce que nos mains ont flétri sous le pressoir de la douleur ? Non, ce rire serait grimaçant ; que faire donc ? Condamner la joie, condamner

la tristesse ? que reste-t-il ? Faut-il se draper dans une froide indifférence, et s'asseoir, le front stoïque, à côté de Zénon, ce type d'une autre philosophie ? Faut-il jeter la glace sur tous les sentiments, et dire avec le vieux Malherbe, s'adressant à un père pour le consoler de la mort de sa fille :

Elle était de ce monde où les plus belles choses
Ont le pire destin,
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin ?

Non ! Arrière cette philosophie superficielle, cette froide philosophie qui éteint toutes les nobles aspirations de l'âme et qui conduit au fatalisme. Au-dessus de ce fatalisme, de ce désespoir, sombre philosophie de Byron, qui ne peut rien débrouiller et se brise le front sur le problème en renonçant à le comprendre ; au-dessus du scepticisme de Voltaire, qui passe en riant pour ne pas pleurer, et dont le rire est tout simplement une grimace malade ; au-dessus de cette philosophie folâtre, qui chante avec Horace les roses trop rapidement effeuillées, et qui, lorsque la jeunesse s'en va, éteint avec Alfred de Musset dans une ivresse déplorable et malsaine le flambeau de l'intelligence ; au-dessus enfin de cette philosophie crottée du coin de la rue, qui chante :

Puisqu'il faut dans la tombe noire
S'étendre pour ne plus sortir,
Amis ! il faut jouir et boire,
Amis ! il faut boire et jouir ;

Oui, au-dessus de toutes ces philosophies plus ou moins burlesques, il y a la philosophie catholique qui ne maudit pas, ne désespère pas, ne raille pas, ne rit pas, ne folâtre pas, mais qui prie, espère, aime et croit. " Le sage est toujours content " dit l'Esprit-Saint ; et le vrai contentement n'est point bruyant comme le rire, c'est le sourire de l'espérance. Et c'est pourquoi " Jean qui pleure et Jean qui rit " doivent céder leur place à " Jean qui espère ".

Sachons conserver cette sérénité et cette force d'âme que la raison seule nous indique, et que le paganisme lui-même a laissé entrevoir. Cicéron ne dit-il pas en parlant de Socrate : "*Nec hilariorum quisquam, nec tristiorum Socratem vidit, aequalis fuit in tanta inaequalitate fortunae*" ?

Ah ! sans doute, à la vue des maux qui désolent l'humanité, il y a bien de quoi s'attrister. Les flots de l'iniquité montent toujours, l'horizon se charge de nuages, la tempête menace, et l'on ne sait où aller chercher un abri. N'est-ce pas pour nous que le Psalmiste s'écrie : " Pourquoi les nations s'assemblent-elles en tumulte et pourquoi les peuples forment-ils de vains projets ? Les rois de la terre s'élèvent, et les princes conspirent contre le Seigneur et contre son Christ " ?

Mais n'est-ce pas aussi pour nous que le même Psalmiste ajoute : " Celui qui est dans le ciel se rira d'eux ; et le Seigneur se moquera d'eux " ?

Donc ne laissons point nos fronts se plisser sous l'effroi, faisons-y régner la sérénité de l'espérance. Ne craignons rien : " Ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur sont comme la montagne de Sion qui ne sera jamais ébranlée, et qui durera éternellement. " Mais, dans notre confiance, sachons agir, ne restons point paisibles et inactifs en face de cette irritation qui nous entoure. Soldats du Christ ! serrons nos rangs ; unissons-nous à l'ombre du drapeau de Pierre, de ce drapeau que la main de Pie IX n'a jamais laissé incliner sous les rafales de la persécution, que son long martyr a encore illustré, et que la main de Léon vient de saisir pour le tenir aussi ferme et le conserver aussi immaculé. Ne soyons ni de la génération de ceux qui pleurent ni de la génération de ceux qui rient, mais soyons de ceux qui restent toujours maîtres d'eux-mêmes, que l'affliction ne peut abattre ni le plaisir égarer, et que l'espérance soutient. Rire et pleurer ne sont bien souvent qu'une façon de se donner une contenance dans la vie ; et notre siècle, qui ne vise guère qu'à se donner une contenance, semble abuser de ces deux systèmes malsains qui ne se prêtent à aucune grande inspiration. Ils se sont malheureusement introduits dans le domaine de l'art, où l'on ne produit plus guère que pour amuser, où l'on ne s'attache plus qu'au sombre et au comique. Bientôt la France offrira à l'univers entier un spectacle grandiose où l'Art et l'Industrie se montreront dans toute leur splendeur actuelle. Nous pourrions alors étudier de plus près la funeste influence des fausses doctrines et l'action vivifiante de la philosophie catholique. Nous verrons combien il est bon, au point de vue intellectuel, de se tenir dans ces régions sereines qu'habite la Providence.

Ah ! soyons chrétiens et sachons nous montrer tels ! Que notre voix et notre vie prêchent la vérité. Notre souffle, il est vrai n'est pas puissant et nos accents peuvent facilement se perdre dans les clameurs de la populace ; mais Dieu, qui sait se faire entendre par qui il lui plaît et à qui il veut, ne peut-il se faire connaître par la simple *Voix de l'Écolier* ?... Courage donc ! et laissez-moi vous dire en empruntant quelques paroles de cette *Voix de l'Écolier* : Canadiens de la bonne génération, je vous tends une main fraternelle et amie ; jurons d'être unis, et cimentons cette union sainte et indissoluble sur le tombeau victorieux du Christ et dans les suaves embrassements du Dieu de l'Eucharistie !

JEAN MÉRATI.

Paris, le 25 Avril 1878.

Un jeune enfant à une tendre fleur.

Belle petite fleur tout fraîchement éclos
Et ruisselante encor des larmes du matin,
Que j'aime à regarder ta robe blanche et rose
Dont le bon Dieu lui-même a tissé le satin !

Tu fais de nos bosquets la riante parure ;
En te voyant, toujours je m'arrête charmé ;
Tu sembles me sourire au sein de la verdure
Et balancer pour moi ton calice embaumé.

Oh ! je t'aime beaucoup ! car on dit que l'enfance
Est une fleur aussi, qu'elle en a la fraîcheur ;
Qu'elle en a le parfum par sa douce innocence,
Que son âme est encor plus pure en sa blancheur.

Oui, je suis une fleur, et le riant parterre
Où je m'épanouis est inondé d'amour.
Le regard tendre et doux d'un père et d'une mère,
Voilà le gai soleil m'animant chaque jour.

Leurs baisers du matin sont la douce rosée
Rafraichissant mon cœur, l'empêchant de flétrir ;
Leurs conseils sont une onde, en mon âme versée
L'arrosant bien souvent pour la faire fleurir.

Le zéphir printanier, qui mollement caresse
Ta corolle brillante et t'incline en passant,
Ah ! je le sens aussi ! pour moi c'est la tendresse
De ces parents chéris sans cesse m'embrassant.

Mais on m'a dit, ma sœur (hélas ! faut-il le croire ?)
Que, glissant dans ton sein, un impur limaçon
Ternit le frais éclat de ta robe de moire,
Et de sa bave encor souille ton vert gazon ;

Et que même parfois au fond de ton calice
Il dévore le germe où se cache ton fruit.
Alors petite fleur, plus de soleil propice,
Plus d'air, plus de fraîcheur : pour toi tout est détruit ;

Aux soins du jardinier, insensible et rebelle,
Sans grâce, sans vigueur, tu ne fais que pencher ;
Et sur la verte tige où tu brillais si belle,
On te voit tristement et languir et sécher.

Prends bien garde, ô ma sœur, ô ma chère fleurette,
A cet insecte impur qu'avec dégoût je vois ;
Garde bien ton éclat, garde-le ma pauvrette :
Quoi donc mourir souillé ; mais c'est mourir deux fois !

Pour moi jusqu'à la fin, je veux de mon enfance
Conserver ce rayon qui brille dans mon cœur ;
Je veux porter à Dieu la fleur de l'innocence
Avec tout son parfum et toute sa blancheur.

JEAN MÉRATI.

ANECDOTES SUR PIE IX

C'était du temps où les Français n'avaient pas encore abandonné Rome et le Pape aux galants hommes de l'Italie.

Un jour un sergent français à triple brisque (1) arrive et demande bravement à parler à " Mgr le Pape " ; on lui réclame sa lettre d'audience ; le vieux grognard répond que " ces bêtises-là " ne sont pas faites pour lui, et, passant malgré les gardes suisses, malgré les laquais et les camériers eux-mêmes, il parvient jusque dans l'antichambre du cabinet de Pie IX. Là nouveau débat et grand tapage, tellement que le Pape, attiré par le bruit, paraît sur le seuil de sa porte.

— Qu'y a-t-il demande Sa Sainteté.

Déjà le vieux sergent s'est campé dans une attitude respectueuse, une main sur la couture du pantalon et de l'autre tenant son shako qu'il n'ôterait pas même devant un maréchal de France :

— C'est moi, mon Pape, qui viens vous demander une messe pour la mère qui est au pays. Je quitte Rome dans trois jours ; j'ai promis à la mère la messe du Pape.

— Certainement, mon enfant, vous l'aurez.

— Une messe pour elle toute seule ?

— Mais oui, pour elle toute seule et pour vous, reprend Pie IX, qui ne put s'empêcher de sourire. A demain matin, sept heures, dans ma chapelle ; on vous laissera entrer... Seulement, mon enfant, faites-moi plaisir : vous communiez à cette messe, de ma main...

— Merci, mon Pape, de bon cœur ; mais alors ce ne sera que pour après-demain !

— Et pourquoi ? fit le Pape surpris.

— Parce que, voyez-vous, je sens que ma conscience a besoin d'être un peu *astiquée* ; et d'ici à demain cela ne suffira peut-être pas...

Pie IX sourit de nouveau et accorda le délai. Au jour et à l'heure dits, le troupiér fut exact, avec un uniforme dont l'*astiquage* irréprochable était l'emblème éloquent de celui qu'il avait fait subir à sa conscience.

Après la messe l'un des camériers lui remit deux belles pièces d'or toutes neuves pour lui et un chapelet bénit pour sa mère.

On ferait un volume entier rien qu'avec les anecdotes sur les réceptions du pape Pie IX : tout le monde était facilement admis, mais les pauvres avaient le pas sur les riches et sur les grands de ce monde.

Pie IX apprend une fois qu'une pauvre négresse, ancienne esclave du Brésil, est dans l'antichambre et supplie qu'on la laisse entrer. Il donne ordre de la faire passer avant tout le monde ; elle tombe à genoux :

" Ma fille, lui dit-il, votre position vous a faite bien humble en ce bas monde, mais j'ai voulu que vous passiez avant tous parce que vous m'êtes particulièrement chère, comme les humbles et les pauvres sont particulièrement chers à Notre Seigneur Jésus-Christ. "

Il la renvoya avec sa bénédiction et une large aumône.

La bienveillance extrême de Pie IX entraînait souvent plus d'un abus de la part de certains voyageurs indiscrets. Non contents de lui demander de bénir des chapelets, des médailles, des objets de toutes sortes, bon nombre d'entre eux prétendaient s'approprier une relique de lui. Par exemple, il était obligé de surveiller la plume d'oie avec laquelle il signait les brefs d'indulgence, pour qu'on ne la lui dérobât pas avant la fin de l'audience. Alors, il détournait un peu les yeux de manière à faciliter lui-même le larcin, et il disait ensuite avec son bon sourire : " Allons voilà encore ma plume qui s'est envolée ! "

Les choses en virent à ce point que le vénérable Pape ne pouvait pas déposer un instant sa calotte blanche à côté de lui sous peine de la voir disparaître : il prit le parti de la garder sur sa tête ; mais il avait compté sans le zèle d'une excellente dame qui lui en avait apporté une toute neuve, brodée par elle, et qui prétendit absolument faire un échange forcé.

Pie IX s'amusa de ces excès d'indiscrétion pieuse ; mais les camériers, gardiens de l'étiquette pontificale, prenaient les choses moins gaîment.

Dans une occasion surtout, la mesure fut comble ou plutôt elle fût dépassée au delà de toutes les bornes.

Un commis-voyageur français avait été admis à une audience du Pape ; il avait fait bénir un chapelet ; il semblait qu'il dût se retirer satisfait... Tout à coup, voilà notre homme qui tire une trousse de sa poche et étale devant le Saint-Père un *choix* de porte-plumes, papiers à lettres, cires à cacheter :

" Permettez-moi de supplier Votre Sainteté de joindre à toutes les grâces dont elle a bien voulu me combler, celle de m'accorder une petite *commande* : crayons fins, crayons gros, fournitures au détail ! fournitures à la douzaine ! plumes métalliques ! "

Cette fois, c'était pis que de prendre les plumes d'oie du Pape, on lui imposait des boîtes de plumes de fer !...

Pie IX poussa l'indulgence jusqu'au bout : il fit une *commande* à cet étrange pèlerin ; mais des ordres furent donnés pour qu'à l'avenir les lettres d'audience ne fussent pas accordées sans information préalable.

Bon et tolérant jusqu'à la plus extrême indulgence, Pie IX ne se refusait pas à l'occasion une pointe de malice pleine de profondeur. Il recevait une fois le prince royal de Prusse, celui que M. de Bismarck a fait depuis empereur d'Allemagne.

Quoique protestant, ce prince désirait emporter lui aussi, un souvenir du Vatican, un autographe. Il présenta au Pape une gravure représentant l'Enfant Jésus et le pria de vouloir bien écrire quelques lignes au dessous.

Le Pape ne se fit pas prier, et d'une main ferme il

(1) Chevron indiquant le nombre de réengagements.

traça cette parole de l'Écriture :

" *Illuminare his qui in tenebris... sedent.* "

" *Pour éclairer ceux qui trônent... dans les ténèbres.* "

Il n'y a point de détails indifférents dans l'existence d'un homme qui occupa devant ses contemporains et qui occupera devant la postérité le rang qu'a occupé Pie IX.

Sa vie privée était à la fois celle d'un prince, d'un moine et d'un gentilhomme de bonne compagnie.

Prince, Pie IX l'était dans les audiences où il recevait les députations de la chrétienté tout entière : il avait alors la majesté du pontife et du roi. Une heure de la journée était consacrée à cette pompe obligée du souverain. Le reste du temps, Pie IX redevenait tour à tour le simple abbé, aumônier de l'hospice de Tata-Giovanni, ou bien le comte Jean Mastai, l'homme du monde le plus aristocratique, dans le meilleur sens du mot, le plus aimable et le plus lettré.

Tant que Pie IX a été bien portant, il s'est permis une partie de billard après son dîner, et il aimait à se promener dans les jardins du Vatican. Quand la marche est devenue de plus en plus pénible, Pie IX a remplacé la promenade par des *flâneries* dans les bibliothèques et les collections de son palais : il allait d'un manuscrit à une fresque de Raphaël, d'un vase antique à une vitrine de camées ou de médailles. Tout à la fin sa seule distraction était la causerie, dans un de ses salons si le temps était mauvais ; et, si le temps était beau, sur une des terrasses auprès de la volière de ses pigeons.

C'étaient ses oiseaux favoris : il causait avec eux, leur donnait du blé de sa main et souriait à leurs ébats. Qui sait ? peut-être alors se souvenait-il de la colombe mystérieuse qui s'était abattue sur sa voiture à Fossombrone, pendant le trajet d'Imola à Rome ; peut-être aussi, dans quelque vision mystique, entrevoyait-il au-dessus de la barque de Pierre, battue des vents et de la tempête, la colombe portant dans son bec le rameau d'olivier.

INFORMATIONS DIVERSES

Les anciens élèves résidant à Joliette se sont réunis hier à l'effet de se concerter sur les mesures à prendre pour la réception de leurs confrères dans les journées des 12 et 13 juin. Le comité recevra toujours avec plaisir les nouvelles adhésions qui lui seront envoyées.

Le Rév. P. Beaudry, Curé de St-George, Ill. est arrivé à Joliette le 9 mai. Il résidera au Collège jusqu'à la solennité du mois prochain.

LISTE DES ÉLÈVES DONT LA CONDUITE A ÉTÉ EXCELLENTE PENDANT LE MOIS D'AVRIL 1878.

COURS CLASSIQUE.

Philosophie. — C. Dugas, St-Liguori ; A. Boucher, A. Aubin, A. Lacasse, J. Deschênes et O. Lacasse, Ste-Elisabeth ; P. Lamarche et J. Pariseau, St-Esprit ; J. Thériault,

Joliette ; N. Bourgeois, St-Ambroise ; M. Cavanagh, Rockville, Conn.

Rhétorique. — M. Tellier et J. Parent, Ste-Mélanie ; W. Ferland, Pembroke ; A. Morin, St-Jacques ; G. Guilbault, Joliette ; M. Hamelin, St-Gabriel ; P. Bousquet, St-Charles.

Belles-Lettres. — N. Delorme, St-Jacques ; N. Préville, St-Alphonse ; E. Lessard et A. Durand, St-Jean-de-Matha ; J. Magnan et A. Lavallée, Berthier ; F.-X. Desnoyers et E. Foucher, Montréal ; F. Dugas, Chertsey ; F. Lavallée, St-Norbert ; D. Desrosiers et O. Joly, Ste-Elisabeth ; A. Dauphin, St-Cuthbert ; J. Mercure, Ste-Julienne ; J. Beau-doin, Joliette ; J. Landry, St-Ambroise.

Versification. — A. Manseau, Drummondville ; W. Lamarche, Montréal ; A. Dugas, St-Jacques ; L. Vigneault, St-Ambroise ; E. Laferrière, St-Cuthbert ; E. Dufresne, E. Perreault, A. Renaud, R. Delfausse et W. Mercier, Joliette ; J. Dumontier, St-Barthélemy ; S. Dandurand, St-Esprit.

Syntaxe. — S. Rochette, St-Barthélemy ; J. Ferland et T. Touzin, Lanoraie ; O. Cornellier, H. Viau, P. Prud'homme et A. Désilets, Joliette ; F.-X. Brûlé, St-Didace ; A. Beaudry, St-Alexis ; M. Gervais et R. Magnan, Berthier ; E. Mainville, Montréal ; J. Brouillet, St-Thomas ; H. Grand-pré, St-Cuthbert ; J. Molumby, Lanesboro, Mass.

COURS COMMERCIAL.

Quatrième Année [Classe d'affaires]. — O. Payette, St-Liguori.

Troisième Année. — O. Lavallée, Berthier ; D. Généreux, St-Ambroise ; E. Guibeau et J. Lavallée, St-Norbert ; U. Chaussé, Joliette ; V. Sylvestre, Ile Dupas ; G. Maxwell, St-Damien ; A. Boyce, St-Antoine ; N. Poirier, St-Félix-de-Valois ; A. Lavoie, Ste-Mélanie.

Deuxième Année. — A. Lafortune et B. Arbour, Joliette ; L. Perreault et V. Lafortune, St-Paul ; P. Lavallée et W. Asselin, St-Norbert ; A. Bertrand, Ste-Julienne ; E. Champagne, Berthier ; A. Paquin et L. Brouillet, L'Assomption ;

Première Année. — L. Boucher, Holyoke, Mass. ; G. Gill, St-François-du-Lac ; J. Doré, Montréal ; O. Casaubon, Ste-Elisabeth ; N. Dupuis, Gervais, Orégon ; J. Desmarais, Joliette.

LISTES DE SEMAINE

COURS LATIN.

	Liste du 5 mai.	Liste du 12 mai.
<i>Rhétorique</i>	J. Daoust et J. Bastien, Montréal	J. Daoust, Montréal
<i>Belles-Lettres</i>	N. Préville, St-Alphonse	J. Landry, St-Ambroise
<i>Versification</i>	A. Manseau, Drummondville	W. Lamarche, Montréal
<i>Syntaxe</i>	E. Mainville, Montréal	O. Cornellier, Joliette

COURS COMMERCIAL.

	Liste du 5 mai.	Liste du 12 mai.
4e Année Clas. d'aff.	O. Payette, St-Liguori	O. Payette, St-Liguori
3e " { Franç....	O. Lavallée, Berthier	E. Guibeau, St-Norbert
{ Ang.....	O. Lavallée, Berthier	O. Lavallée, Berthier
2e " { Franç....	E. Landry, St-Barthélemy	R. Boulet, Joliette
{ Ang.....	R. Boulet, Joliette	R. Boulet, Joliette
1e "	N. Dupuis, Gervais, Orégon

UNE EXCURSION

DANS

l'Amérique du Sud

LE BRÉSIL.

(Suite et fin).

Tuer un singe n'est pas chose déjà si commune, et pour en négliger l'occasion, il faut ne pas être chasseur. Moi, qui le suis à l'excès, je m'étais juré la mort du premier représentant de cette intéressante famille qu'il me serait donné de rencontrer : et bien souvent, seul et sans bruit, j'arpentais, à sa recherche, les rares sentiers de la belle forêt. Mais ces animaux, qui ne sont pas moins rusés que défiant, au moindre bruit, se pelotonnent sur la cime des plus hauts arbres, et vous laissent passer à côté d'eux. Toutefois, si le temps est à l'orage ou qu'un rare concours de circonstances les mette dans cette disposition d'esprit, ils poussent en chœur des grognements sauvages et stridents qui font trembler les échos de la forêt et révèlent aisément le lieu de leur retraite. Ceux-là sont les grands singes *hurleurs* et barbus ; j'eus le plaisir d'en abattre un. Un jour donc, guidé par ces cris répétés, j'abandonnai à la fois et le chemin frayé et les règles d'une sage prudence. Dans ma fougue, je me dirigeai, à travers mille obstacles, vers l'endroit écarté où semblaient m'appeler ces messieurs. Mais, à mesure que j'avancais, les cris étaient poussés plus loin : les singes m'avaient, sans doute, éventé et fuyaient devant moi. Cependant je m'entête à leur poursuite, et, brisant tout sur mon passage, je me fraie péniblement un chemin au travers des ronces, des lianes, des fougères et des bambous. Je marche ainsi longtemps, contournant des rochers, escaladant de vieux troncs renversés, descendant des pentes rapides, remontant des côtes escarpées. Parfois, je m'arrête et j'écoute : évidemment, je gagne du terrain ; la bande n'est plus qu'à deux cents pas de moi. Mais, tout-à-coup, ... plus rien : un silence solennel succède à tant de vacarme, et j'ai beau, cette fois, chercher des yeux, écouter, me cacher, m'immobiliser : les singes se sont évanouis, ou, du moins, ils ont pris le parti de se taire.

Alors, je songe à regagner le sentier et veux reprendre ma trace ; mais je la perds tous les six pas, pour la retrouver dix pas plus loin, et la perdre enfin sans retour. Et le soleil baissait à l'horizon, la nuit venait, et je m'apercevais seulement que j'étais bel et bien perdu au cœur même de la forêt. Que faire pour en sortir ? Je tentai de suprêmes efforts qui n'eurent d'autre résultat que de m'égarer davantage. Enfin la nuit venue, je dus, bien malgré moi, prendre mon parti de l'aventure, et, choisissant une place que je commençai par déblayer, je m'enveloppai de mon mieux, avant de me coucher, sur un sol toujours fort humide. Là, j'eus, pendant de longues heures, le loisir de me livrer aux plus amères réflexions. La forêt était grande ; pour la traverser, il fallait plus d'un jour. Sans doute, je savais que, le soir même, les deux cents nègres de la plantation se-

raient envoyés à ma recherche, et, du côté des animaux, je n'avais sérieusement à redouter que les serpents, qui se dérangent peu la nuit, et les onces [tigres du Brésil], rares dans cette localité. Mais me trouverait-on ? Et comment ? Je n'avais ni bu ni mangé depuis huit heures du matin, et, pour comble d'ennui, ma provision de tabac s'en allait à néant : or, fumant, je trompais la faim et j'éloignais les cruels moustiques qui, s'acharnant sur moi, m'excitaient sans pitié. Et puis, quelle inquiétude n'allais-je pas causer aux hôtes de la fazenda ? Quel trouble dans une maison si calme d'ordinaire ? Quelle frayeur, quelle agitation, quand, sorti depuis le matin, je n'aurais pas reparu à la table du soir ?

Dans cette pénible situation d'esprit, je compris que je n'avais qu'un moyen de salut, et j'en usai bientôt. Crier, je me serais épuisé en vain ; car, si la voix porte loin la nuit, dans les forêts, elle a cependant partout des limites restreintes. Mais vingt cartouches environ me restaient ; et, m'en réservant deux pour abattre, au besoin, le lendemain matin, quelque oiseau dont je n'eusse fait qu'une bouchée, je commençai à tirer toutes les autres. Chaque demi-heure donc, je lâchais un coup de feu auquel répondaient seuls, hélas ! les sonores échos de la forêt, quoique chaque fois cependant un étrange tumulte se fit autour de moi. Troublés dans leur repos, de grands oiseaux quittaient avec fracas la branche de l'arbre voisin dont ils avaient fait choix ; des animaux que je croyais reconnaître pour des sangliers [peccaris], se sauvaient vivement et en troupes serrées ; des cris épars et répétés semblaient ceux de bêtes fauves se consultant, se répondant... puis, tout rentrait dans le silence. Enfin, vers minuit, un nouvel appel eut plus de succès que les précédents : un coup de fusil me parut y répondre, mais si faible, si vague et si lointain, qu'à peine, alors, osais-je y croire. Je me hâtai de tirer de nouveau et, peu de temps après, je reçus une autre réponse. J'avoue qu'à cet instant le cœur me battit vivement : cette fois, j'étais sauvé ! Deux fois, après un quart d'heure d'intervalle, je renouvelai le signal auquel chaque fois on répondit de plus près : enfin, nous parvîmes, mes sauveurs et moi, à nous mettre en communication de cris et de paroles, et bientôt le bruit de nombreux coups de hache et le scintillement de torches encores lointaines m'avertirent qu'on tailait, à ma rencontre, une *picada* [chemin] dans le bois. Mais, de nuit, la besogne avançait lentement, et ce ne fut qu'au bout d'une heure d'un travail opiniâtre que je vis enfin paraître devant moi deux nègres armés de haches et de faux, deux autres, porteurs de torches, et un cinquième, conducteur des travaux ; celui-ci avait un fusil, et c'est lui qui m'avait entendu et répondu. De semblables escouades avaient été, de la *fazenda*, envoyées dans toutes les directions pour cerner la forêt, qui couvre réellement une immense surface de terrain. Ce n'est qu'en reprenant avec mes braves nègres le chemin qu'ils venaient d'ouvrir et qu'ils éclairaient devant moi que j'ai pu me rendre compte de la profondeur à laquelle je me trouvais enfoncé. Nous mîmes près d'une heure à rejoindre le vrai sentier, et j'appris, au retour, que cet endroit, le plus fourré, le plus inextricable et le plus raviné de la forêt, n'avait été, depuis nombre d'années, visité par personne. Sans doute, est-ce aussi la raison pour laquelle ces maudits singes s'y trou-

vaient cantonnés. Nous fîmes joyeuse vie quand, au milieu de la nuit, nous nous retrouvâmes à la fazenda. Ce fut une grande fête pour les bons planteurs et pour moi ; et les nègres, qui l'avait certes bien gagné, en eurent aussi leur part.

Voilà le Brésil tel qu'il m'est apparu durant les quelques mois de séjour que j'eus la bonne fortune d'y faire : pays peu curieux dans ses villes, mais étrange dans ses mœurs et merveilleux dans sa nature, il marche d'un pas rapide à un état de civilisation plus avancé que ne paraissent le comporter, à première vue, sa situation géographique et sa population clair-semée.

Empire d'une étendue immense, et de loin le plus vaste du monde, il est riche et admirablement fertile. Tandis que son sol nourrit de superbes forêts et engendre des produits d'une incontestable valeur, les pierres précieuses les plus rares, ainsi que les plus estimés des métaux sont renfermés dans ses entrailles.

Régi par des lois constitutionnelles, il a le bonheur d'avoir pour chef un souverain droit et ferme autant que modéré, d'une intelligence d'élite, qui a le culte de ses plus minimes intérêts et qui possède, mieux que tout autre, le secret de les faire valoir.

Loin de se laisser entraîner par le fatal exemple que, dans leurs perpétuelles secousses, lui donnent tour à tour les républiques voisines, le Brésil comprend sagement que la révolution, c'est la ruine, que la paix, au contraire, c'est la lumière, le salut.

Si la colonisation n'a pas encore réussi au gré de ses espérances, c'est que peut-être elle n'a pas été jusqu'ici suffisamment bien organisée ou comprise. Il y aurait plus de profit, je pense, à créer des voies de communications, ouvrant le marché de Rio aux produits de l'intérieur, qu'à assurer au colon lui-même des avantages pécuniaires et à lui donner, même gratuitement, des terres, qu'étranger, perdu, isolé, il ne peut faire valoir.

Le climat n'est vraiment dur à supporter que pendant deux mois de l'été : aux mois de décembre et de janvier, qui correspondent à nos mois de juin et de juillet. Encore le thermomètre a-t-il toujours pour limite extrême 36° centigr., et cette terrible fièvre jaune, dont le nom seul, avec raison, fait trembler, ne règne que sur la côte et n'a jamais envahi l'intérieur.

D. R.

VARIÉTÉS.

Il m'est arrivé vingt fois d'entendre dire d'un livre, qu'il était bien écrit ou mal écrit ; jamais je n'ai entendu dire qu'il fût bien ou mal pensé. On a, je crois, trop abusé du fameux mot : " Le style c'est l'homme. " Et la pensée, M. de Buffon, qu'est-ce donc ? Dans un ouvrage, la forme, si splendide soit-elle, est peu de chose si elle recouvre des doctrines fausses ou des opinions dangereuses. Les livres sont comme les arbres : ils valent par le fruit et non par l'écorce. Règle générale : Défiez-vous de quelqu'un qui traduit son jugement sur un livre par ces mots : c'est bien écrit, ou : c'est mal écrit. Il faut dire : c'est un bon livre, ou : c'est un mauvais livre.

Jusqu'à quelle perfection morale l'homme n'irait-il pas s'il mettait à éviter les fautes le quart des efforts qu'il déploie pour en esquiver les suites et les conséquences ! Malheureusement il détruit en une heure son innocence, son honneur, sa réputation, et il lui faut des années pour en recueillir les débris. Heureux lorsqu'il ne jette pas le manche après la cognée, et ne renonce pas à se réhabiliter devant Dieu et devant les hommes. — JEAN GRANGE.

Vient de paraître

A

l'Atelier typographique de la *Voix de l'Ecolier* du Collège Joliette :

MANUEL

de la

CONFREMERIE DU CŒUR DE JESUS

En faveur des

SAINTES AMES DU PURGATOIRE

A l'usage des Collèges et Pensionnats

Ce nouveau recueil, approuvé par S. G. Mgr l'Evêque de Montréal, forme un joli volume de 272 pages, renfermant outre le PETIT OFFICE DE LA B. V. MARIE, l'OFFICE DES MORTS et le PETIT OFFICE DE L'ANGE GARDIEN, un choix complet des prières et des pratiques les plus propres à nourrir la piété des jeunes gens.

PRIX :

Cartonné en toile.....	\$2.50 la doz.
Pleine reliure en cuir, tranche marbrée.....	3.00 do
Pleine reliure, tranche dorée.....	3.60 do

Adresser les demandes au PROCUREUR DU COLLEGE JOLIETTE.

Frais d'expédition à la charge des destinataires.

"LA VOIX DE L'ECOLIER"

DU COLLEGE JOLIETTE

Parait le 1^{er} et le 15 du Mois

PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE

ABONNEMENT (payable d'avance).....\$1.00

ON EXÉCUTE au Bureau de la *Voix de l'Ecolier* toutes espèces d'IMPRESSIONS aux prix les plus réduits.

Promptitude et Soins garantis.

COLLEGE JOLIETTE

FONDE EN 1846

DIRIGÉ PAR

Les Clercs de Saint Viateur

COURS COMMERCIAL ET CLASSIQUE

CONDITIONS :

Demi-Pensionnaires	\$ 20.00
PENSIONNAIRES.	
Enseignement et pension	100.00
Lit, lavage, raccommodage.....	18.00
Usage d'un pupitre.....	1.00
Leçons et usage du piano.....	20.00